



Jean-Pierre Charland

LES FOLLES ANNÉES

* Les héritiers

Hurtubise

Extrait de la publication

Les Folles Années

DU MÊME AUTEUR

- Un viol sans importance*, roman, Sillery, Septentrion, 1998.
- La Souris et le Rat*, roman, Gatineau, Vents d'Ouest, 2004.
- Un pays pour un autre*, roman, Sillery, Septentrion, 2005.
- L'été de 1939, avant l'orage*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2006.
- La Rose et l'Irlande*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007.
- Les Portes de Québec*, t. 1, *Faubourg Saint-Roch*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2007.
- Les Portes de Québec*, t. 2, *La Belle Époque*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.
- Les Portes de Québec*, t. 3, *Le prix du sang*, roman, Montréal, Hurtubise HMH, 2008.
- Les Portes de Québec*, t. 4, *La mort bleue*, roman, Montréal, Hurtubise, 2009.
- Haute-Ville, Basse-Ville*, roman, Montréal, Hurtubise, 2009 (réédition de *Un viol sans importance*).

Jean-Pierre Charland

Les Folles Années

tome 1

Les héritiers

Roman historique

Hurtubise

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Charland, Jean-Pierre, 1954-

Les folles années

Sommaire: t. 1. Les héritiers.

ISBN 978-2-89647-266-6 (v. 1)

I. Titre. II. Titre: Les héritiers.

PS8555.H415F64 2010

C843'.54

C2010-940027-5

PS9555.H415F64 2010

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Graphisme de la couverture: René St-Amand

Illustration de la couverture: Polygone Studio

Maquette intérieure et mise en pages: Folio infographie

Copyright © 2010 Éditions Hurtubise Inc.

ISBN 978-2-89647-266-6

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone: 514 523-1523

Télécopieur: 514 523-9969

www.distributionhnh.com

Diffusion-distribution en France:

Librairie du Québec / DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada
www.editionshurtubise.com

Liste des personnages principaux

Buteau, Marie : Jeune fille née dans le quartier Saint-Roch, veuve d'Alfred Picard, elle dirige le commerce fondé par ce dernier.

Caron, Élise : Fille du médecin des deux familles Picard, veuve de Charles Hamelin depuis l'automne de 1918, elle retourne vivre chez son père.

Dubuc, Paul : Député libéral de Rivière-du-Loup, père de deux filles, Amélie et Françoise. Il épouse Marie Picard, née Buteau, en secondes noces en 1919.

Dugas, Gertrude : Servante dans la maisonnée de Marie (Buteau) Picard.

Dupire, Fernand : Il épouse Eugénie Picard en 1914. Il succède à son père dans son étude de notaire et, à ce titre, s'occupe des affaires des Picard.

Girard, Jeanne : Domestique employée chez les Dupire depuis le mariage d'Eugénie.

Létourneau, Fulgence : Administrateur des ateliers de confection des entreprises PICARD. Son épouse se prénomme Thérèse. En 1909, il adopte un garçon, Jacques, dont il ne connaît pas les véritables parents.

Paquet, Évelyne : Fille d'un avocat en vue, elle épouse Édouard Picard en 1917.

Picard, Édouard: Fils d’Alice et de Thomas Picard, à la mort de son père en 1919, il prend la relève au magasin.

Picard, Eugénie: Fille d’Alice et de Thomas Picard, elle a épousé Fernand Dupire, dont elle a trois enfants.

Picard, Mathieu: Fils de Marie Buteau et de Thomas Picard. Alfred Picard avait toutefois assumé sa paternité. À son retour de la guerre en 1919, il reprend ses études de droit à l’Université Laval.

Picard, Thalie: Fille de Marie Buteau et d’Alfred Picard, elle étudie à l’Université McGill depuis 1918.

Picard, Thomas: Marié en secondes noces à Élisabeth Trudel, père d’Eugénie et d’Édouard. Il est décédé de la grippe espagnole au printemps de 1919.

Postras, Flavie: Employée d’Édouard Picard au magasin PICARD, elle fréquente Mathieu Picard.

Trudel, Élisabeth: Seconde épouse de Thomas Picard. Devenue veuve, elle acquiert une maison de chambres.

Liste des personnages historiques

Gouin, Lomer (1861-1929): Avocat, membre du Parti libéral, premier ministre du Québec de 1905 à 1920, il passe à la scène fédérale en 1921.

King, William Lyon Mackenzie (1874-1950): Premier ministre du Canada de 1921 à 1930, puis de 1935 à 1948, année de sa démission.

Lapointe, Ernest (1876-1941): Avocat, il est élu député de Kamouraska pour la première fois en 1904. Il occupe ce siège jusqu'à son passage dans le comté de Québec-Est en 1919.

Lavergne, Armand (1880-1935): Avocat, ténor de la cause nationaliste, député à l'Assemblée législative et à la Chambre des communes.

Taschereau, Louis-Alexandre (1867-1952): Avocat, député provincial à compter de 1900, il occupe le poste de premier ministre du Québec de 1920 à 1936.

Chapitre 1

L'évidence s'imposait : sortir d'une maison s'avérait aussi difficile que d'y entrer. Après avoir contemplé le plafond de sa chambre pendant deux heures, un livre ouvert posé en travers de sa poitrine, Mathieu, jurant contre son insomnie, s'était levé pour coller son front à la fenêtre. Située au dernier étage de la bâtisse, la pièce donnait sur l'arrière. Le sol se trouvait à plus de vingt pieds, une arrière-cour malpropre.

— Tant pis, je vais affronter le bouledogue domestique.

Une veste de tweed sur le dos, sans cravate, les derniers boutons de la chemise laissés ouverts, il passa dans le couloir. Rendu près de la porte de la cuisine donnant accès à l'extérieur, un bruit attira son attention. Il se retourna pour découvrir une silhouette fragile, dans une chemise de nuit un peu trop grande.

— Tu sors ? demanda Gertrude.

— ... En cachette, comme papa le faisait dans le temps.

La vieille domestique secoua la tête, agitant la masse de ses cheveux ébouriffés.

— Ne dis pas de bêtises, ce n'est pas la même chose.

— Pourtant, comme lui sans doute, à cette heure de la nuit, je sens les murs de ma chambre se resserrer autour de moi. Je jurerais qu'ils veulent m'écraser.

— À cette heure de la nuit, pour reprendre tes mots, tu devrais dormir.

Le sourire, sur le vieux visage ridé, allégeait la remontrance.

— Je ne peux pas. Cela fait « Boum ! Boum ! » dans ma tête, sans arrêt.

— Il y a trop de silence pour toi, je suppose.

— Désolé de t'avoir réveillée. Ne reste pas toute la nuit à m'attendre... Et ne verrouille pas derrière moi, je ne souhaite pas alerter tout le monde à mon retour.

Sur ces mots, le jeune homme tira le verrou, gagna l'escalier métallique un peu raide. Dans l'obscurité, il s'accrocha à la rampe et chercha les marches du bout du pied. Au moment de déboucher dans la rue Couillard, il regretta de nouveau l'absence de lampadaires dans la petite artère. Si les mauvaises rencontres demeuraient peu probables, le pavé inégal cachait de nombreux pièges.

Une fois passé la rue Saint-Jean, il atteignit l'escalier donnant accès à la Basse-Ville. Quelques noctambules, sans doute hantés aussi par de mauvais souvenirs, se trouvaient sur son chemin. À cette heure de la nuit, les règles habituelles de la politesse ne tenaient plus : aucun salut ne s'échangea avec eux.

Malgré la prohibition, les débits de boisson ne manquaient pas. La difficulté demeurait de les trouver. Guidé par un murmure de voix avinées audible depuis la rue Saint-Vallier, Mathieu s'engagea sous une porte cochère. Il découvrit un grand hangar dans la cour arrière. Dix ou quinze ans plus tôt, des écuries se dressaient là. L'édifice, bas et long, dont toutes les ouvertures étaient aveuglées, profitait d'une nouvelle vocation. Le jeune homme frappa à une porte, un colosse au nez de travers ouvrit à demi pour l'examiner des pieds à la tête, puis s'esquiva pour le laisser passer.

Autant les rues environnantes demeuraient plutôt silencieuses, autant l'animation régnait en ce lieu. Autour de

tables sur lesquelles étaient posées des lampes tamisées, des dizaines d'hommes buvaient dans un nuage de fumée de pipes et de cigarettes. Quelques femmes trop fardées, embellies par la pénombre ambiante, passaient d'un groupe à l'autre pour lier conversation.

Le jeune homme s'assit un peu à l'écart, commanda un verre de gin à un prix outrageusement élevé. Une jeune femme s'approcha pour demander :

— Comment tu t'appelles ?

Ses lèvres épaisses paraissaient rouge sang sous l'éclairage artificiel, son sourire montrait des dents résolues à se chevaucher l'une l'autre.

— Je n'ai besoin de rien, ne perdez pas votre temps avec moi.

Vexée, la marchande de chair s'éloigna, la bouche crispée en un rictus.

— Tu as fait vœu de chasteté, ricana quelqu'un à une table voisine.

Pour rentabiliser l'espace, les tables s'entassaient les unes contre les autres. Cela ne favorisait pas la discrétion propice à ce genre de transaction.

L'importun pouvait être personnellement intéressé dans le commerce de la travailleuse de la nuit. Plus probablement, il trouvait un peu d'excitation à chercher noise au premier venu. Pour certains habitués des buvettes, clandestines ou non, une bonne soirée se terminait par un échange de coups qu'ils préféraient généralement donner, pas recevoir.

— C'est ça, maugréa Mathieu, je dois entrer dans les ordres la semaine prochaine. Je serai ordonné dimanche dans le chœur de l'église Saint-Roch.

L'autre demeura un moment interdit, comme s'il prêtait foi à la boutade. Puis, après un regard échangé avec son compagnon de beuverie, il reprit :

— Imbécile. L'église est toujours en construction.

Mathieu haussa les épaules, prit son verre de sa main gantée et avala une partie de la boisson.

— Tu ne le savais pas ? insista son interlocuteur.

— Je me trouvais en voyage.

— En voyage ? Où ça ?

— Très loin.

Les occupants de la table voisine se concertèrent un moment à voix basse.

— Ça doit être un héros de la guerre, ricana l'un d'eux. Le 22^e vient de revenir.

— Tu penses ? rétorqua l'autre. Il ressemble à un idiot, pas à un héros.

Tous les deux pouffèrent de rire, vidèrent leur verre. Après un moment d'attente, le plus bavard insista :

— Tu vas nous le dire, à la fin ? Tu es l'un de ces foutus héros de la Grande Guerre, l'un de ceux qui ont paradé dans les rues ?

Ce genre de manifestation ne suscitait visiblement pas une admiration unanime.

— Non, tu l'as dis, je suis un idiot.

— Ça c'est vrai. Il fallait être idiot pour se laisser enrôler de force.

— J'étais volontaire.

Le vétéran se trouva un peu sot de donner cette précision. Pourtant, la distinction lui paraissait toujours marquer une différence importante. Ses interlocuteurs se regardèrent, puis le plus hargneux des deux s'exclama :

— Non mais tu l'entends ? Il est allé là-bas de son propre chef. Un vaillant petit combattant du roi !

En se tournant à demi, l'homme demanda encore :

— Porter un seul gant, comme toi, c'est une décoration ?

Ou alors un signe secret, comme celui des francs-maçons entre eux.

Mathieu regarda sa main droite, le gant en cuir noir très fin. Ensuite, il chercha un serveur des yeux, ou le portier.

Personne ne se trouvait suffisamment près pour lui venir en aide. Ses interlocuteurs portaient de mauvais vêtements. Ils pouvaient gagner leur vie dans les usines environnantes, ou encore compter parmi la faune des petits truands encombrant toutes les villes du monde. Dans cette seconde éventualité, ils cachaient sans doute une arme dans leur poche.

— Ce gant, répondit-il en déplaçant ses pieds de façon à pouvoir se lever très vite, c'est mon arme secrète... pour me protéger des infections.

— ... Il n'y a pas eu de nouveau cas de grippe depuis des semaines.

— Quand je tape sur la gueule des trous du cul, je ne me salis pas.

Au moment où son interlocuteur allait se lever, Mathieu se dressa, saisit de sa main gauche le dossier de sa chaise pour la lancer dans les jambes de l'homme le plus loin de lui. Son poing droit s'abattit sur le visage de l'autre sans qu'il puisse y mettre une bien grande force, mais cela suffit tout de même à faire tomber le malfrat sur le sol.

L'ancien militaire chercha un moment dans sa veste, sortit sa main solidement fermée sur un objet. Pendant ce temps, l'autre adversaire avait enjambé la chaise projetée dans sa direction tout en saisissant une garcette dans la poche de son pantalon, un court instrument couvert de cuir et terminé par une petite masse de plomb, pour donner un grand coup circulaire.

Mathieu se recula juste assez, l'arme toucha sa lèvre inférieure avec une force suffisante pour fendre la peau.

Il s'avança, décocha son point droit avec un «han!» de bûcheron jetant sa cognée, atteignant de plein fouet la base du nez. L'autre s'étala de tout son long, tenta un moment de se relever, mais ses jambes se dérobèrent sous lui.

Le premier adversaire, lui, s'était remis sans mal sur ses pieds. Le sort de son ami le rendait toutefois un peu hésitant. Mathieu fonça sur lui, encaissa un coup de poing dans l'estomac, réussit à esquiver le second lancé vers son visage, plaça le sien avec plus de succès. La rencontre avec le menton mal rasé lui donna l'impression d'une explosion contre ses jointures.

Ses deux adversaires au sol, le vétéran se tourna juste à temps pour voir arriver le portier, un bâton de baseball à la main. Ce sport devait connaître une recrudescence de popularité, car deux serveurs s'approchaient d'un autre côté, eux aussi équipés de la même façon.

— Oh! Du calme. Ces gars m'ont cherché querelle sans raison.

Sa main repassa par la poche de sa veste. Il les présenta toutes les deux ensuite grandes ouvertes aux employés de la maison.

Le portier jeta un regard aux deux clients maintenant dressés sur leurs genoux, toujours incertains de leur équilibre.

— Je les connais.

Cela ne semblait pas le réjouir beaucoup. Il continua :

— Tu sors calmement. Au moindre mouvement...

L'homme agita son bâton de baseball de façon menaçante.

— D'accord, donnez-moi une seconde.

Mathieu se retourna pour prendre son verre sur la table et le vider d'un trait. Puis il se dirigea vers la porte d'un pas assuré, escorté par un trio d'employés prêts à l'assommer

au moindre mouvement suspect. Au moment où il mettait le pied dehors, le portier conseilla :

— Ne reviens pas ici. Ces gars sont de bons clients. S'ils te reconnaissent...

— Ou si je les reconnais...

Ayant assez joué au fanfaron, il s'éloigna sans demander son reste.



Finalement, revenir en douce se révéla aussi difficile que sortir. Alors qu'il mettait la main sur la poignée de la porte, celle-ci s'ouvrit tout de suite sur une silhouette blanche, un peu fantomatique.

— Tu ne m'as pas attendu, tout de même ?

— Tu n'es pas le seul à faire des insomnies... Grand Dieu !

La lumière électrique de la cuisine venait d'éclairer le devant de sa chemise. Sans gravité, la blessure à la bouche avait saigné beaucoup. Une traînée rouge descendait sur son menton, s'étendait sur le vêtement.

— Tu es blessé.

— Juste une lèvre fendue. Cela ne fait même pas mal.

La répartie faisait penser à celle d'un petit garçon soucieux de se montrer brave.

— Je te verse une tasse de thé, décida la domestique.

La vieille femme semblait croire depuis toujours en l'efficacité absolue de ce remède. Une théière se trouvait déjà sur la table, elle n'eut qu'à prendre une tasse dans le buffet.

— Où es-tu allé chercher la bagarre ?

— Dans un mauvais lieu, ricana le jeune homme, l'un de ceux dont parlent les curés du haut de la chaire. Comme

on ne peut plus prendre un verre tranquille au *Château Frontenac*...

— Mais ta mère a de l'alcool dans son armoire.

— Parfois, le sherry ne suffit pas.

La vieille domestique porta une tasse à sa bouche, demanda en la reposant sur la table :

— Tu ne bois pas ? Il est à la bonne température.

— Je vais éviter à la fois l'alcool et le thé, le temps que ma lèvre soit moins douloureuse.

Il affichait maintenant une véritable lippe, fendue juste au milieu.

— Comment as-tu pris ça ?

— Parfois, de mauvais garçons hantent les mauvais lieux.

Un sourire narquois précéda un souffle de la domestique.

— Dans le temps, je t'ai donné un objet pour t'aider à te défendre.

— Mais je l'ai toujours.

Le vétéran passa la main dans la poche de sa veste, sortit un boulon gros comme le pouce pour le poser sur la table.

— Tu l'as gardé !

Elle s'émerveillait de la chose.

— Et si tu voyais les deux brutes...

Cette fois, elle rit de bon cœur.



Le lendemain matin, Mathieu passa très tôt dans la salle de bain, contempla un long moment dans le miroir sa lèvre inférieure, toujours aussi enflée qu'au moment de se coucher, à peine cinq heures plus tôt.

— Je vais me faire gronder par la patronne, murmura-t-il.

Près d'une heure plus tard, quand il prit place à la table familiale, la prédiction se réalisa. Sa mère leva les yeux en commençant :

— Bon...

Puis elle enchaîna, un soupçon de panique dans la voix :

— Seigneur, que t'est-il arrivé ?

— Un simple accident. Je suis tombé.

En réprimant un sourire, Gertrude posa une cafetière fumante sur la table. Cette boisson remportait maintenant la faveur des jeunes femmes de la maison.

— On ne mesure pas les dangers encourus par les garçons dans la solitude de leur chambre à coucher, ironisa Thalie en prenant sa place à table.

Françoise, de son côté, paraissait un peu dégoûtée de le voir ainsi. Une croûte noirâtre gâchait sa bouche.

— Tu ne me dis pas la vérité, fit la mère d'un ton sévère.

— Je suis sorti prendre l'air, insista le garçon. Dans l'obscurité, j'ai glissé sur une marche.

Marie secoua la tête, puis elle déclara, sceptique :

— Peut-être devrais-je faire mettre une lampe, près de la porte. Il fait bien noir, c'est vrai. Si tu dois sortir encore, passe par l'avant.

Le jeune homme, en bon garçon, acquiesça d'un mouvement de la tête en se versant un peu de café. Lorsqu'il porta la tasse à sa bouche, il laissa échapper un « ouch » douloureux.

— Tu vas devoir boire avec une paille, ricana Thalie.

— Voyons, ce n'est pas gentil de te moquer ainsi de ton grand frère. Cela doit faire mal.

Les deux enfants se regardèrent, puis éclatèrent de rire. Un bref instant, ils eurent dix et treize ans. La mère se joignit bientôt à eux, puis elle reconnut :

— Mais c'est vrai, une paille serait tout indiquée.

Elle marqua une pause, puis continua, un peu soucieuse :

— Tu ne pourras pas travailler aujourd’hui. Heureusement, demain c’est dimanche, la boutique sera fermée. En mettant de la glace, cela ne paraîtra presque plus lundi matin.

— Nous pourrions lui faire porter un masque, l’un de ceux que nous utilisons pendant l’épidémie.

Cette fois, le regard maternel obligea Thalie à abandonner les railleries. Françoise amena tout le monde sur un sujet plus léger.

— Nous allons connaître la première journée vraiment chaude de juin, je crois.

— Tu as raison, observa Mathieu. Puisque me voilà contraint à un congé forcé, je pense que je vais faire une longue marche dans la campagne de Sainte-Foy.

Le jeune homme savait déjà où le porteraient ses pas.



Quand Mathieu redescendit l’escalier un peu raide, à l’arrière de la maison, la matinée se trouvait bien entamée. Cette sortie discrète permettrait de ne pas attirer l’attention des clientes sur son visage.

Rue Saint-Jean, il flâna un peu devant les vitrines. Des femmes attardaient leur regard sur sa longue silhouette, remarquaient son visage encore un peu émacié par les conditions d’existence des deux dernières années. Lui ignorait leur attention.

Arrivé devant l’Auditorium, il constata la présence d’un grand nombre de jeunes désœuvrés allant en paire ou en trio. À leur façon de marcher d’une foulée régulière, avec un mouvement oscillant des bras, le dos bien droit, il reconnaissait des vétérans. Lui aussi devait encore aller au



RÉIMPRIMÉ EN SEPTEMBRE 2010
SUR LES PRESSES DE TRANSCONTINENTAL-GAGNÉ
À LOUISEVILLE, QUÉBEC